Document generated on 06/01/2025 3:11 a.m.

Liaison

Marc Audette
Là où la main ne sera plus main

Véronique Tomaszewski Ramses, Ph.D., alias Vetora

Number 124, Fall 2004

La vie des artisans

URI: https://id.erudit.org/iderudit/41123ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Tomaszewski Ramses, V. (2004). Marc Audette : là où la main ne sera plus main. *Liaison*, (124), 26–29.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Marc Audette: là où la main ne sera plus main

Par Vetora

L'œuvre photographique de Marc Audette articule sans équivoque la relation tridimensionnelle entre perception de l'image, perception du sens et le rapport entre les deux. S'offre au spectateur une exploration profonde de la relation entre le corps et l'esprit, qui permet de voir comment le corps se met en rapport subtil avec le monde visuel qui l'entoure.

Nous essayons souvent de réconcilier les différences entre soi et les autres, entre les sexes, entre les cultures. Mais il en résulte habituellement une accentuation des dichotomies. Marc Audette joue astucieusement avec le médium photographique pour déloger ce questionnement primordial et l'insérer concrètement dans ce lieu arbitraire qui sépare les couples d'opposés : corps et esprit, mondes intérieur et extérieur, moi et l'autre.

Ainsi, au fond de notre réflexion intangible, nous heurtons la surface des choses telles que nous nous les représentons, pas nécessairement telles qu'elles sont. Il convient donc à notre observation de jouer avec les sentiments et les sensations, comme dans un rêve éveillé dont la démarcation avec la réalité devient floue.

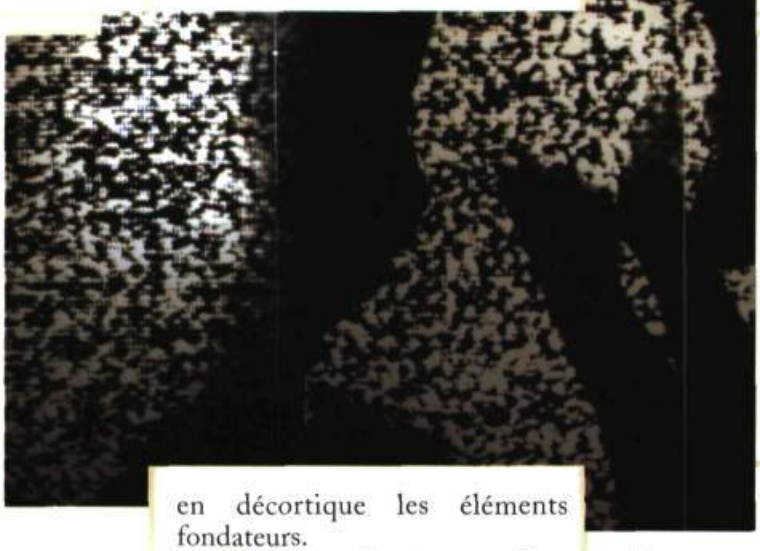
Les perceptions erronées sont un terrain fertile pour le dégoût, la haine et autres émotions négatives. Au contact des œuvres de Marc Audette, une beauté sans prétention, parce que naturelle, rayonne dans sa simplicité. L'expérience est alors sereine, forte, positive. La beauté de l'être est constamment présente, au creux des choses, mais il semble bien que le « bavardage » incessant de nos esprits ne lui laisse guère de chance de se faire remarquer. D'où l'importance de l'artiste qui la dévoile en amenant le spectateur, sans le

prévenir, au niveau de subtilité adéquat pour percevoir l'essence des phénomènes, difficiles à expérimenter autrement sans des années d'exercices méditatifs.

Au quotidien, nous baignons, comme des aveugles, dans l'obscurité épaisse de nos couches mentales et de nos illusions désabusées. Nous n'en sommes guère conscients, habituellement, jusqu'à ce jour où le regard porté sur une œuvre d'art change le cours de

notre vie. Ce fameux jour où une œuvre rencontrée par hasard, croit-on, projette son phare éblouissant sur notre univers mental et en éclaire une partie refoulée. Cette fameuse rencontre foudroyante avec la vérité d'être qui désarme, donne le vertige, et finalement s'impose comme vérité fondamentale à notre esprit pris au dépourvu, c'est-à-dire pris au piège de sa propre logique. Alors l'éclat de rire, la joie de vivre et le bonheur envahissent les pores de notre être, comme les pixels sur les œuvres de l'artiste, comme le rire contagieux de Marc Audette.

Originaire de l'Outaouais, menant une carrière très active d'artiste et d'enseignant, Marc est un créateur enjoué dont la démarche est sincère. Fait rare chez les artistes, il analyse volontiers son œuvre et en décortique les éléments fondateurs.



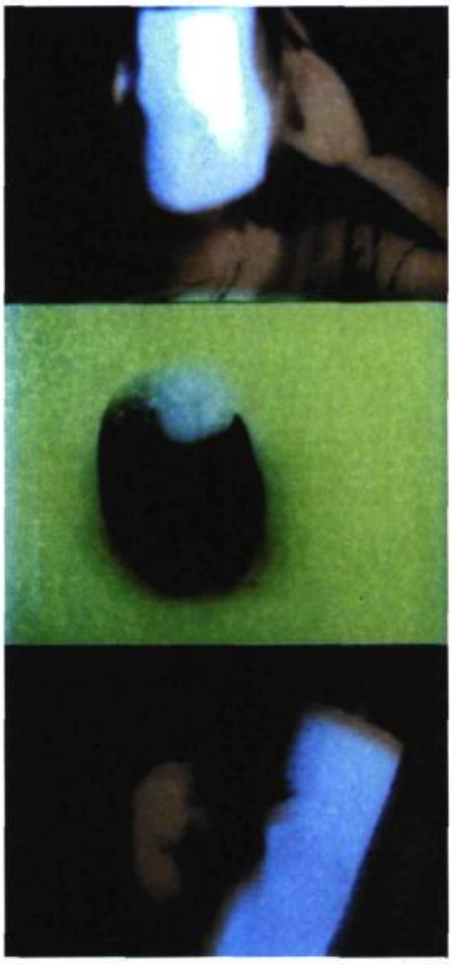
Privilégiant les épreuves d'artiste (*test piece*) pour sa série la plus récente (2003-2004), il réfléchit ainsi à tous les niveaux techniques à partir d'une image unique. Cette toute dernière série explore l'idée de *l'orifice*, ces ouvertures du corps humain sur l'extérieur et sur les autres, ce par quoi entrent et sortent bruits, odeurs, substances, liquides et peau. Marc y explore l'espace entre le corps et le dehors. Un modèle pose de profil avec une voilette sur la tête : jeu de lumière ; contour, voile fragile. D'une épreuve à l'autre, la silhouette du modèle est de moins en moins incarnée, de plus en plus tamisée. On note aussi des changements de couleur : plus de bleu, mis en contraste avec du jaune, apparition de lignes horizontales de lumière qui brouillent les repères visuels. « Je suis un chercheur d'images. Je me demande : Est-ce que l'image va éclater ? Pas encore ? Ma démarche est proche de celle de la peinture. »

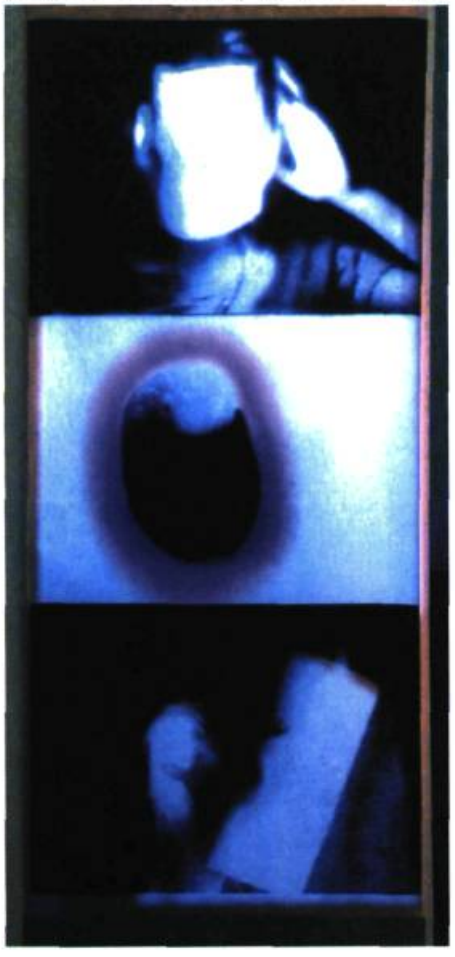
Repoussant les limites photographiques, Marc Audette ne cesse d'approfondir sa recherche. La prochaine série abordera les fossiles, la mémoire du corps. « Mais elle est encore dans mes casseroles ; je n'ai rien finalisé. Dans le monde de l'image, comme pour le langage, la photographie m'aide à créer des symboles. C'est ça qui m'intéresse : comment le langage visuel est articulé, connoté ; ses colorations, les univers parallèles, le sens que l'on peut modifier. Jouer avec les limites de ce qui est reconnaissable; là où la main ne sera plus main, jusqu'au basculement, par une série de va-et-vient... On part de ce qui est

générique, il y a ainsi une partie de dialogue. Dans notre société, l'image est quelque chose de vulnérable. Nous sommes dans le monde rapide de l'image instantanée, et ce, presque à notre insu ! »

L'apparente légèreté des images digitales contraste avec le poids de l'engagement artistique. « Dans mon premier cours de photo, j'explique à mes étudiants que le monde de l'image m'intéresse car, en Occident, en Amérique, il est plus puissant que l'écriture ou la parole. L'année passée, j'ai pris l'exemple des soldats américains en Iraq, photographiés à contre-pied, agrandis et élevés au statut de héros. Quel contraste avec les soldats de Saddam Hussein, montrés en bandes désorganisées !... L'image est un médium puissant et sournois. On se fait dire des choses sans le savoir. Avant de mettre du sens, on jette déjà un regard culturel, on est culturellement en lien avec l'image. »

L'image a donc la capacité de remplir une double fonction d'écran et de contre-écran, au-delà de nos valeurs propres. En 2002, la série *Écran*





explorait cette dualité. La désorientation du regard et de l'esprit, mais aussi un sentiment d'intimité mis à nu étaient créés par ces grands écrans suspendus au mur et se déroulant comme des parchemins. L'agrandissement de l'image donnait aux pixels le double rôle de signifiant et de signifié. L'effet résultant déjouait toutes les attentes, laissant le spectateur devant l'expérience surprenante d'une méditation profonde. La prouesse technique est évidente dans cette œuvre immense, alliant la vidéo digitale au travail plus classique de la photographie sur papier. Le plus superbe est que la retenue, la réserve caractéristiques de la personnalité de Marc contrastent avec son travail en très grand format. Il y établit un rapport solide au corps. « Je pèse deux cent livres, je suis fort, alors mon rapport avec la photo devient comme un rapport à la sculpture. Cela contente la bête, le besoin charnel d'être dans le champ de vision. Dans le monde de l'image, je suis chez nous. J'ai toujours dessiné, tout petit, même sans papier, je dessinais sur toutes sortes de supports, comme un refuge, pour se construire. J'ai fait mes études en arts. Je n'avais aucun doute. Je dois à mes parents de m'avoir encouragé. Ils m'ont fait comprendre que le plus important est de faire ce que l'on aime. »

« Lorsque je regarde mon travail d'il y a vingt ans, je constate un décalage qui correspond à mon arrivée à Toronto. Il y a vingt ans, avec *Briseurs d'icônes*, je faisais un travail littéral sur l'image, j'exposais le contenu (anges avec du coton, des épines de couronnes, de la fumée, des éclairages élaborés en studio). J'explorais le mythe urbain. Mon atelier avait treize fenêtres. On devait attendre le soir pour contrôler la lumière ! Puis, je suis passé du format icône (avec un seul personnage central) à la narration (avec deux personnes et un cadre). Maintenant mon travail est de plus en plus abstrait. »

Dès 1988, cependant, la créativité de l'artiste se mire, comme le Narcisse d'Ovide, sur l'étendue des champs de perception. L'installation consistait en six panneaux sur papier cyba chrome glacé, six corps plus un passage (format porte) de même largeur pour aller au milieu. On ne pouvait échapper à la

réflexion de sa propre image dans le corps photographié sur chaque panneau, forcé ainsi à se reconnaître dans les autres. « J'explorais l'idée de transformation. » L'allusion faite par l'artiste à Narcisse nous renvoie à un symbolisme total, qui met en jeu l'amour de soi et des autres. L'amour transforme. L'amour forme une chaîne symbolique qui lie les uns aux autres, comme Écho à Narcisse et Narcisse à sa propre image. Lorsque Narcisse meurt, ses cheveux se transforment en cette fleur couleur blanc pâle qu'on appelle le narcisse. L'installation de Marc Audette se refermait aussi sur elle-même comme les pétales du narcisse sur son cœur.

La tragédie grecque se colporte dans la voix tremblante de Théresa Stratas, immortalisant *La complainte de la Seine*. Cette chanson de Kurt Weil monte volontiers à la tête devant l'installation plus difficile à expérimenter, celle des pendus. La chanson se lamente : « Au fond de la Seine, Il y a de l'or, Des bateaux rouillés, des bijoux, des armes… Au fond de la Seine, il y a des fleurs… Au fond de la Seine, il y a des cœurs, Qui souffriront trop pour vivre la vie… Et puis des cailloux et des bêtes grises… » Bref, réjouissons-nous : au fond de notre inconscient collectif, il y a l'espoir, et l'amour… et la vie, après la mort, décrite comme cette lumière diaphane au bout du tunnel, une lumière chère aux explorations graphiques de Marc Audette : « La photo me permet d'écrire avec la lumière. La photo, comme la culture, c'est construit. Je suis toujours le premier à me remettre en question. »

Explorer et contempler les installations multimédias de Marc Audette est aussi une remise en question. Plutôt qu'un travail ardu, cette ouverture est rendue possible par un abandon sans retenue à l'expérience artistique. Au bout du compte vient la récompense en ce cadeau unique et rare qu'est la réponse personnelle de chacun à des questions aussi intimes que : Où finit l'esprit ? Où commence le corps ? Où se situe donc le soi dans tout cela ? Autant de questions existentielles qui sont surexposées par le travail de Marc Audette sur le film sensible de l'expérience humaine. ■

Vetora (Véronique Tomaszewski Ramses, Ph.D.) enseigne au Département de sociologie du Collège Glendon.